N° 10
Imp. Mariton.

La Gazette rose

16 Juin, 1872.

Toilettes de Château.

Etoffes des Mons du Louvre. — Costumes de Mlle Marie Bataillon. — Passementerie de la Glaneuse. Chapeaux de Mme Herst. — Ceinture Régente de Mme de Vertus-sauvs. — Jupon Bienvenu. — Mouchoirs de Chapron. — Gants Pompadour. — Foulards de l'Union des Indes. — Machines à coudre de famille, la Silencieuse. — Bijoux Alsace Lorraine de Marc-Gueyton. — Chaussures de la Mon Souvenot. — Ombrelles de la Mme Dupuy. — Parfums et Savons de toilette de la Mme Violet.

3, rue Rossini.

Quatorzième année. — N° 18. Dimanche 16 Juin 1872.

LA GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — MACHINE A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE. — UNE VISITE AU CAIRE, par M. le docteur Constantin James. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes d'été. — PLANCHE DE GUIPURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris va se mettre en route. — Les voyages lointains et scientifiques. — Les grands mariages vont leur train. — Le trousseau de Mlle Valentine de Castellane. — Mariage de Mlle de Barante. — Paris se risque peu à peu. — Les attelages d'autrefois et les équipages d'aujourd'hui. — La seconde réunion d'été au bois de Boulogne. — Toilettes des courses. — Les concerts des Champs-Elysées. — Les toilettes du vendredi. — Les publications franco-prussiennes. — Qui rendra à la France son autorité d'autrefois ? — Exposition à Londres d'instruments de musique. — Deux livres édités par Degorce-Cadot. — Florence, par Mme Marie Rattazzi et la vérité sur Mme Rattazzi, par l'Inconnu.

Aussitôt la solennité accomplie du Grand Prix du bois de Boulogne, Paris se mettra en route. En attendant, le grand monde se dit adieu et se retrouve dans les premiers salons parisiens. L'hiver a été triste et dépourvu de fêtes, tandis que le mois de mai et le mois de juin sont ensoleillés de réunions et de plaisirs. Il est impossible d'aller au bois par ces soirées tristes et pluvieuses. On se réunit pour faire de la musique.

C'est ainsi que plusieurs beaux concerts viennent de se succéder chez la comtesse de Béhague, la comtesse de la Ferronays, Mme André, la comtesse de Gabriac, la comtesse Duchâtel.

Samedi dernier, il y avait réception sur invitations chez la princesse Orloff, ambassadrice de Russie, et le lendemain, dimanche, comédie et concert chez M. le comte d'Osmond, de retour de son voyage en Hongrie.

Les eaux d'Allemagne étant défendues par raison de patriotisme, de grands et scientifiques voyages vont s'accomplir. La comtesse du Cornet va partir pour la Suède. L'automne dernier, elle parcourait l'Orient et allait en pélerinage à Jérusalem. Peu de Françaises se décident à aller aussi loin, et les étrangères nous distancent de beaucoup. La princesse Malsassky-Kolsoff, qui n'est autre que *Dora d'Istria* en littérature, est l'une des plus intrépides voyageuses dont le sexe féminin puisse s'honorer. Elle fait partie de la Société géographique de France et de l'Académie d'Athènes.

Les grands mariages et les grandes toilettes vont aussi leur train. L'exposition des trousseaux attire l'élite du monde féminin. Le trousseau de Mlle Valentine de Castellane, qui s'appelle aujourd'hui Mme la marquise de Lameth, a été évalué environ 300,000 francs. Le luxe des riches alimente le commerce et l'industrie, et nous n'avons qu'à applaudir.

La signature du contrat a eu lieu le samedi 1er juin à l'hôtel Castellane.

Voici les détails que donne le journal *le Sport* à propos de cette soirée aristocratique entre toutes:

« Cet hôtel si élégamment décoré et meublé

était resplendissant. Un air de fête régnait sur toutes les physionomies. Ce n'était que jolies femmes et jolies fleurs. Les appartements du rez-de-chaussée et ceux du premier étage, qui étaient tous ouverts, laissant une libre circulation aux invités, offraient un coup d'œil féerique. Que tout ce monde était bien choisi et charmant à voir!...

Tout le premier étage qui se compose de huit pièces, y compris la volière, la chambre d'étude, la chambre des tapisseries, le salon bleu, etc., etc., avait été réservé à l'exposition du trousseau de la jeune mariée. Si jamais curiosité de jeune femme fût excitée, c'est assurément à cette occasion. On passait d'enchantement en enchantement. Les dentelles, les guipures couvraient deux vastes tables de quinze pieds de long chacune. Une lumière électrique projetait ses rayons dans la salle d'étude aux tentures rouges; sur les bijoux, les parures et les pièces d'orfévrerie sortis de leurs écrins. En entrant dans la pièce, on était pris d'un éblouissement produit par les rayonnements des pierres fines qui se reflétaient entre elles.

Plus de vingt-cinq robes d'apparat appelaient l'attention tant par la richesse de leurs étoffes que par leur ornementation artistique.

La robe de mariée était en satin blanc, à longue traîne, avec volants de véritable Angleterre, d'un mètre de hauteur.

Dans un autre salon étaient des pièces de velours et de cachemire.

C'est dans un salon du rez-de-chaussée que la signature du contrat a eu lieu.

Me Moquard était assis dans le petit salon contigu au grand salon jaune étincelant de lumière, de lustres, de torchères, de candélabres, de girandoles, et dont l'une des extrémités aboutit, du côté de la cour, à une serre jonchée de plantes exotiques. Dans ce petit salon, Me Moquard a présenté successivement la plume à plus de 150 personnes qui ont signé au contrat, sur les 700 invités qui composaient l'assemblée.

De ce salon on passait dans une rotonde improvisée pour la circonstance, vaste annexe où se trouvaient sur une immense table circulaire, surmontée de gradins, toutes les richesses gastronomiques et les exquises friandises qui se puissent imaginer.

La soirée s'est prolongée jusqu'à minuit. Tous les invités, en se séparant, se donnaient rendez-vous à St-Philippe-du-Roule, le mercredi 5 juin, pour la cérémonie religieuse qui devait se célébrer à midi. »

Un autre beau mariage est celui de M. Alfred Sommier et de Mlle Jeanne de Barante, fille du baron de Barante, ancien préfet et député du Puy de-Dôme, qui a été célébré également à Saint-Philippe-du-Roule, le jeudi suivant, 6 juin.

Le marié est vingt fois millionnaire, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme charmant.

Mlle de Barante est ravissante; c'est un Greuze dans toute l'acception du mot. Il est vrai que sa grand'mère, née d'Houdetot, a été une véritable beauté et un type d'une distinction native.

Ce nom d'Houdetot évoque les souvenirs les plus gracieux et les plus nobles. Il est synonyme de beauté, d'esprit, de bravoure et de fidélité.

Le grand'père de la jeune épouse, le baron de Barante, a laissé un nom illustre que son fils porte dignement.

Ambassadeur à Turin, à Berlin, à Pétersbourg, il a su partout faire aimer et respecter la France, et il a laissé à la postérité *l'Histoire des ducs de Bourgogne*, le tableau véridique de la littérature au dix-huitième siècle, ouvrage où le plus rare bon sens le dispute à l'esprit, et qui avait conquis à l'auteur, tout jeune encore, les sympathies très vives de Mme de Staël.

Les nouveaux époux sont partis dans un joli castel, près de Trouville, passer cette douce lune de miel que les Anglais appellent leur *honey moon*. Puis ils iront à Barante, une résidence princière dans le Puy-de-Dôme, avec des vues splendides sur la pittoresque Auvergne.

Ce mariage a été accueilli avec enthousiasme dans la haute société parisienne, et Monseigneur le comte de Paris lui-même a envoyé ses félicitations aux jeunes époux.

Si nous voulions enregistrer tous les beaux mariages qui se succèdent, nous pourrions faire concurrence au *Moniteur des fiancés*, si toutefois ce journal existe encore.

Paris n'est donc pas aussi anéanti, aussi décimé ni aussi craintif qu'on veut bien le dire. Il se risque peu à peu, il est vrai, à se montrer tel qu'il était toutefois, mais enfin il y arrive. Les beaux attelages commencent à sillonner le bois, et pour la solennité du Grand Prix, nous ne désespérons pas de voir des attelages à quatre chevaux parcourir le champ de courses. Avant la guerre on en comptait vingt-cinq, appartenant à M. le prince de Sagan, au vicomte Onésime Aguado, au comte Mercy-Argentean, au marquis de Sabran, au prince de Léon, au comte d'Aquila, au prince Bisbaco, à M. Xavier Arcos, à M. Blonnet père, au baron de Corialis, au comte de Larderel, au comte Vigier, au comte de Bécheret, à M. Wilkinson, à M. Edmond de Lamberty, au prince Troubeski, à M. Roberts, au comte de Molke, ambassadeur du Danemark, à M. Antonio Errazu,

à M. Riggs, au duc de Larochefoucauld, au duc de Castries, à M. Ferdinand Bischoffsheim, à M. Obreskoff, attaché à l'ambassade russe, enfin le drag de *Mme Musard*, conduit *par elle-même*.

Tous ces splendides équipages sont encore pour la plupart sous remises. Toutefois nous avons aperçu, le jeudi 6 juin, deuxième jour de la réunion des courses au bois de Boulogne, une daumont à quatre chevaux, d'une élégance correcte, avec deux laquais poudrés derrière la voiture.

Du moment qu'un attelage à quatre chevaux ose se produire, tous les autres vont revenir. C'est ainsi qu'on procède en France.

Mais tout ce luxe qui se reproduit peu à peu, ne pourra briller dans tout son éclat qu'à la rentrée du monde élégant pour les courses d'automne.

Aussitôt le Grand Prix couru, chacun va prendre son vol soit aux eaux, soit à la campagne, soit sur le bord de la mer.

Le premier dimanche de la réunion d'été, au bois de Boulogne, est tombé dans l'eau, mais le jeudi suivant a été des plus brillants et des plus animés. Tout le Paris officiel du sport et du turf était là. On se promenait beaucoup. Chaque course était acclamée par des hourrahs et des cris. Les parieurs étaient en grand nombre, ceux qui gagnaient étaient triomphants. Les grandes dames qui font autorité d'élégance et qui lancent la mode s'étaient groupées par coteries. On se rendait visite d'un groupe à l'autre.

La marquise de Louvencourt avait un costume de faille marron foncé, avec première jupe garnie de volants dentelés de faille de rose de Chine. La tunique bridée devant était également dentelée de rose et gonflée très en arrrère. Un fichu Lamballe dentelé rose était froncé en pointe derrière et s'attachait devant à la poitrine avec un nœud marron liseré rose. Chapeau de paille blanche bordé de marron, avec ruban marron et plumes roses.

La marquise de Gallifet, toujours aussi jolie, portait, avec beaucoup de grâce, un costume gris satiné en étoffe tissée avec de l'écorce d'arbre, frangée à même et venant directement des Indes. La tunique, froncée et relevée sur les côtés et par derrière, se terminait par un effilé, et la casaque, très courte et très fendue, également bordée de biais et d'effilés, laissait passer le pouff de la tunique. Chapeau de paille de riz doublé de bleu pâle, avec écharpe de gaze bleue enroulée autour de la calotte et cataquois de ruban bleu entourant un bouquet de roses thé.

La comtesse de Pourtalès avait une toilette rayée réséda et bleu, avec très haut plissé partant sous la tunique très bridée devant et se retroussant en gros pouffs retombant en demi-traîne. Cette tunique, en faille réséda unie, était bordée d'un plissé rayé vert réséda et bleu et d'une très belle dentelle d'Alençon. Les manches étaient justes, avec revers d'Alençon et ruche bleue et verte. Sur le corsage, fichu paysanne en tulle, à plis, avec dentelle d'Alençon, attaché sur la poitrine avec deux nœuds réséda. Chapeau de paille de riz, avec ruban réséda et bleu et plume verte teintée bleue. Toilette très réussie. Taille de guêpe et visage charmant.

La duchesse de la Trémouille, une toilette marron avec volants garnis de guipure écrue. Chapeau de paille blanche doublé marron, avec fleurs bleues et aigrette bleue sur le fond du chapeau.

Mme de Molke, femme de l'ambassadeur du Danemark, une blouze Watteau en cachemire de nuance amande, sur jupon de faille assortie, garnie de volants, de biais et de feuillage. Chapeau de paille de riz, avec rubans bleus très pâles et traîne de marronnier en fleurs. Costume très simple ayant grand air et porté avec une souplesse extrême.

Mme Schickler, une toilette vert grenouille.

Le duchesse de Fezensac, une toilette bleue. Un vrai Greuze comme distinction, candeur et beauté.

La comtesse de Menou, une toilette grise.

La comtesse de Coriolis, une toilette noire.

Mme Alphonse de Rosthchid, un costume en faille pensée, avec tunique en sultane satinée, rayée blanche, garnie de guipure de Venise et de velours assorti. Le jupon en faille très richement ornementé de volants, de plissés et de dentelés, avec torsade draperie en velours pensée, surmontant les volants. La tunique de genre Princesse par devant, était attaché avec des nœuds de velours violet. Par derrière elle décrivait un *habit Sporting*, avec basques plissées à plat, réunies également par des nœuds de velours pensée et faisant pouff tournure. Chapeau en paille de riz, bordé de velours, avec torsade de velours violet et branche d'acacia blanc.

Mme Gustave de Rosthchild, une tunique Louis XIII, en popeline gris acier, ornée de velours noir sur jupon de velours noir. Boutons d'acier sur les parements des manches et les revers de velours noir de la tunique. Chapeau de paille enguirlandé de grappes de groseilles rouges, avec rubans gris acier et velours noir.

Mme la comtesse de Montgomery, une toilette gris mode et un chapeau de paille blanche

orné d'une couronne de touffes de roses de mai et de petits bouquets de violettes d'un sou.

Toutes ces toilettes fantaisistes et variées ne sont rien auprès de celles qui se sont produites aux courses du Grand Prix de 100,000 francs.

⁂

Toutes ces charmantes femmes qui assistaient, le jeudi 6 juin, à la seconde réunion d'été, se retrouvaient, le lendemain vendredi soir, au concert des Champs-Elysées. Le vendredi est le jour privilégié des femmes du meilleur monde; on s'y donne rendez-vous, on s'y retrouve, et c'est en écoutant l'excellent orchestre organisé par M. de Besselièvre qu'on fait des projets de villégiature et de déplacement. Regrette-t on l'Allemagne?... Peut-être. En tout cas, on n'ira pas, cette année, ni jusqu'au jour où la France oubliera ou se vengera. Faisons des vœux pour qu'elle se souvienne toujours et pour qu'elle se venge. L'orchestre du concert des Champs-Elysées sait allier le sérieux des airs anciens et des opéras au brio des fantaisies modernes.

Les femmes du monde y tiennent salon et se rendent visite d'un arbre à un autre.

Les toilettes du vendredi sont des plus luxueuses et des plus fantaisistes.

Tant mieux! L'Allemagne, bien que M. de Bismarck l'espère, n'aura jamais le monopole de l'actualité et du bon goût. C'est en vain qu'il engage Berlin à rivaliser avec Paris pour les toilettes de chaque saison nouvelle: Paris conservera son monopole d'élégance et fera la loi à Berlin et à l'Allemagne tout entière.

D'où vient cette nouvelle outrecuidance de la Prusse?...

De notre faiblesse et de notre cupidité.

Depuis longtemps, et bien avant la guerre, la Prusse nous dictait des lois d'économie, de travail et de bon goût.

L'un de nos journaux de modes illustré, le plus accrédité par toute la France, n'est que l'écho des journaux prussiens *le Bazar* et *la Victoria*, qui s'impriment à Leipsick et dont les bureaux sont à Berlin.

Toutes les illustrations, les figurines, les planches de broderie, de filet, de tapisserie et de crochet viennent de Prusse, et quand une abonnée demande un patron supplémentaire, il faut le faire venir de Berlin.

Si nous signalons cette publication franco-prussienne, c'est pour prouver que, si la Prusse a envahi notre territoire par notre imprévoyance et par notre faute, elle ne demande qu'à en faire autant de nos modes et de nos institutions.

Il faut donc s'y opposer.

Les journaux illustrés qui tiraient d'Allemagne leurs illustrations avant la guerre, ne peuvent plus le faire aujourd'hui sans trahir leur pays et sans agir en mauvais Français.

Combien de femmes charmantes qui s'extasient sur telle ou telle image, la rejetteraient bien vite loin d'elles, si elles savaient que c'est à Berlin qu'elle a été dessinée et gravée, et que c'est une ennemie qui se glisse traîtreusement près d'elles!

C'était aussi, sans doute, pour servir les intérêts de la Prusse que les radicaux voulaient anéantir le luxe en France; M. de Bismarck y comptait, il y compte encore.

Mais si la France s'est soumise forcément à la République, il n'en est pas de même de la mode, qui a préféré retourner en arrière et nous habiller du temps de Louis XV et de Louis XVI

C'est ainsi que vont se produire toutes les toilettes, le dimanche du Grand Prix. Toutes les réputations artistiques de la mode vont être en présence... Qui l'emportera?...

Qui rendra à la France toute sa prépondérance d'autrefois? On n'eût pas osé tirer un coup de canon en Europe sans sa permission; elle était consultée dans toutes les positions difficiles; on la respectait et on l'honorait. Pauvre France!..... N'est-ce qu'un temps d'épreuves et redeviendra-t-elle la France de Charlemagne, de Henri IV et de Louis XIV?...

⁂

Il vient de s'ouvrir à Londres, au South-Kensington Museum, sous l'initiative et la présidence du prince Alfred, duc d'Edimbourg, deuxième fils de la reine, une exposition d'anciens instruments de musique.

Le comité voulant augmenter l'éclat et l'intérêt de cette exposition, a fait gracieusement appel à nos luthiers, facteurs et amateurs, et malgré les difficultés réelles de la situation présente, la commission française, représentée par M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire de Paris; M. Vuillaume, le doyen et le premier de nos luthiers, et M. Gallay, qui a publié des théories très intéressantes sur la lutherie, prendra une place honorable dans cette exposition d'outre-Manche On pourra y admirer les beaux instruments de Crémone et de Brescia. dont les membres du comité ont consenti à se séparer momentanément, entre autres; un incomparable violon Stradivarius, surnommé « la Pucelle »; un violoncelle du même luthier, bien connu à Paris, bien envié des amateurs; de merveilleux clavecins, prêtés par Mme Erard; de ravissantes pochettes, des flûtes Louis XIII, des cornemuses, des bâtons de chefs d'orchestre de Mozart et de Ros-

lini, mis à la disposition du comité par M. Achille Jubinal, ancien député, dont on connaît les collections si variées et si intéressantes.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'on a ouvert une exposition de ce genre. Nous espérons que ce ne sera pas la dernière et que Paris, l'année prochaine, sera à même de succéder à Londres sous ce point de vue.

C'est en donnant aux arts et à l'industrie un libre essor que la France pourra se régénérer et redevenir la France.

Nous voulions vous parler de l'exposition de peinture et en faire un compte-rendu, mais nos colonnes sont bien encombrées. Toutes les Parisiennes, toutes les provinciales et toutes les étrangères en passage à Paris ne manquent pas de visiter le Palais de l'Industrie plutôt deux fois qu'une. La foule indique aux visiteurs où sont les chefs-d'œuvre bien mieux que nous ne pourrions le faire.

Nous sommes en retard avec l'éditeur Degorce-Cadot, 70 *bis*, rue Bonaparte, pour parler de deux livres qu'il a eu la gracieuseté de nous envoyer, sachant que nous y attacherions un intérêt extrême.

L'un est intitulé *Florence*, et signé de Mme Marie Rattazzi ; l'autre : *La Vérité sur Mme Rattazzi*, par l'Inconnu, a l'attrait de la curiosité et du mystère.

Quel est cet inconnu ?... Un admirateur, ou un ami désintéressé de Mme Rattazzi ? C'est ce que nous ne savons pas. En tout cas, il la juge sévèrement et sans aucun parti pris d'enthousiasme; c'est la vérité qu'il veut dire. Il a compulsé le pour et le contre; il a accueilli les calomnies aussi bien que les éloges exagérés, pour en tirer des conséquences sérieuses et logiques. Il a suivi la jeune femme depuis son enfance jusqu'à la haute position sociale et politique qu'elle occupe aujourd'hui en Italie. Il ne s'est fait ni son avocat ni son juge, il a dit tout ce qui est.

Ce livre est très curieux et très intéressant à lire. Il contient des lettres authentiques de Lamennais, de Béranger, de Paillet, de Gérard de Nerval, de M. Babinet (de l'Institut), des vers de Ronsard et de Sainte-Beuve, et une notice très remarquable d'Eugène Sue.

Quant au livre écrit par Mme Rattazzi elle-même sur *Florence*, c'est plutôt une série de portraits, de chroniques et de confidences florentines qu'un livre dans toute l'acception du mot. C'est très amusant et très spirituellement esquissé en quelques traits de plume. Nous aurons tous les loisirs de lire ce livre florentin, dans le bois de sapins odorants de cette jolie Suisse normande qui s'appelle *Bagnoles-de-l'Orne*; car, à la fin du mois de juin, nous allons nous mettre en route pour cette station thermale. En six heures on y arrive, pas plus, et à la Ferté-Macé, où l'on descend, on trouve l'omnibus de Bagnoles-de-l'Orne, conduit par un postillon, ni plus ni moins qu'aux courses du Bois de Boulogne, qui vous amène en un quart d'heure seulement, à travers une vraie forêt, dans la cour de l'établissement même. Rien n'est plus facile et plus commode que de voyager ainsi ; on se croirait à deux cents lieues de Paris, tant la nature est accidentée et pittoresque : on trouve des rochers, des ravins, un torrent et deux lacs, sans compter la pléiade de châteaux normands et d'installations princières qui entourent ce site enchanteur et qui en font une petite Suisse en miniature.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Parlons des toilettes des courses, le dimanche du Grand Prix ; tout le Paris aristocratique féminin était là, ainsi que les élégantes qui lancent la mode et qui l'imposent. Quelle journée et quelle foule !... Depuis 1869, le Grand Prix de cent mille francs n'avait pas été couru. La France s'attendait à un triomphe et c'est l'Angleterre qui a été victorieuse. Ce n'est qu'une revanche à prendre; mais *Cremorne* est vainqueur. En Angleterre, la nuance roux-foncé va s'appeler *cremorne*. Nous l'adopterons bien certainement, car nous empruntons à l'Angleterre ses chevaux, ses usages, ses costumes et ses couleurs.

A une heure et demie, toutes les tribunes étaient remplies de toilettes des plus nouvelles et des plus variées. Les retardataires campaient tant bien que mal sur la terrasse des tribunes réservées ; on était les uns sur les autres ; c'était un hourrah, un bruit, une animation impossibles à décrire... et un sauve-qui-peut des plus comiques à chaque orage qui tombait.

Jusqu'au moment du Grand Prix les courses étaient tumultueuses ; mais les belles toilettes se cachaient. Le ciel étant devenu bleu et le soleil splendide, toutes les toilettes se sont promenées et ont fait assaut d'élégance. Jamais nous n'avions vu un tel déploiement de toilettes bariolées et fantaisistes : du jaune et du marron, du gris et du vert, du marron et du mauve, du mauve et du rose, du gris et du bleu, du gris et du rose, des nuances si douces et si effacées qu'on était tenté de leur demander comment elles s'appelaient quand elles représentaient une couleur ; et des

nuances bizarres dans les tons les plus étranges : du vert et du gris, à la condition toutefois que le vert soit bleu ou jaune. Et les chapeaux ?..... la plupart cabossés, cassés, ondulés autour de la tête, avec un large fond carré enguirlandé de fleurs et d'une couronne de rubans de deux nuances assorties à la toilette, mais se faisant opposition de coloris. La mode aurait des tendances radicales, puisqu'elle se fait opposition à elle-même, si elle ne préconisait le luxe dans tout son ensemble et dans tous ses détails. D'ailleurs, les toilettes du jour sont des pastiches plus ou moins modifiées du style Louis XV et Louis XVI. Les plus riches sont garnies en tablier de dentelle, avec petits volants partant de la demi-traîne et montant jusqu'à la ceinture en supprimant le pouff. D'autres également sont à tabliers de dentelle et de ruches de ruban, avec paniers sur les côtés et par derrière. Celles-ci sont brodées telles que :

Une toilette en faille bleu turquoise de Sèvres, avec un tablier de point d'Alençon posé à plat, surmonté à chaque volant de bandes de roses Pompadour faisant peinture dans le genre de Redouté, a été très admirée et s'est longtemps promenée. La jupe était garnie de deux volants froncés en faille bleue, surmontés d'une broderie de roses Pompadour, avec volant de points d'Alençon posé à plat. La jupe se gonflait en tournure retenue par une broderie de roses et une écharpe de point d'Alençon et de faille rose. Avec cette toilette, on suppose sans doute que le chapeau était bleu ou rose. Nullement, il n'en était rien. Le chapeau était en paille d'Italie, avec des rubans maïs, un bouquet de plumes bleues et une touffe de roses.

Une autre toilette, lilas tendre, était brodée à même la seconde jupe de bouquets de lilas blancs en relief, — on les eût cueillis. — Le chapeau, en paille de riz, était orné de ruban lilas et de ruban blanc, avec traîne de branches de lilas blanc. C'était très distingué. La tunique et toute la toilette étaient poudrées de dentelle de Bruges.

A côté de ces deux toilettes se croisaient des centaines de costumes différents : les uns plus audacieux que seyants ; les autres d'une simplicité élégante et étudiée. La femme du monde ne s'habille plus aujourd'hui, elle se costume ; sa toilette est un tableau, un portrait détaché d'un cadre illustre des galeries du Louvre et de Versailles et dans lequel elle s'identifie.

Parmi les toilettes simples, citons :

Une toilette cachemire gris mode et faille assortie; la jupe dépassant terre en faille grise, avec grosses ruches découpées en cachemire gris perle faisant coquille de distance en distance. Une guipure de soie grise encadrait la tunique, bordée d'une ruche-chicorée en taffetas, et décrivait sur les côtés tout un fouillis de jabots de dentelle parsemés de nœuds gris. Le relevé de cette tunique faisait le cachet de la toilette : c'étaient des flots, et puis des flots, sans que l'ensemble du costume fût lourd et surchargé.

Une toilette en faille bleu de Sèvres foncé et gris lavande était très grande dame, avec un chapeau de paille blanche orné de plumes lavande, de ruban bleu et d'une traîne de roses roses.

Une toilette gris ardoise se contentait d'une ceinture de cuir avec agrafes d'argent attachant un parapluie de côté. La lorgnette était suspendue par une écharpe de ruban ; elle personnifiait, pour sûr, une Anglaise. Les Parisiennes ne savent pas encore s'organiser ainsi, mais elles y arriveront.

Deux toilettes d'un style différent méritent aussi notre attention.

L'une en popeline bleu Adriatique avec revers de moire blanche française, style Louis XIII. Les revers étaient encadrés d'une ruche-chicorée bleue. Chapeau de paille avec rubans de moire blanche et de moire bleue ; plumes bleues et traîne de roses.

L'autre, de genre *Abbé galant*, faille noire et crêpe de Chine noir. Le surplis de crêpe de Chine, —car c'était un surplis,—avait un gros pli creux partant de l'encollure du corsage. Ce surplis était garni de plissés de mousseline et de coquilles de valenciennes. Une très large écharpe de moire rose frangée passait sous le pli Watteau et relevait la tunique de côté.

Il nous est impossible de tout dire, de tout énumérer. Les toilette noires se comptaient et semblaient démodées. Les toilettes marron étaient mélangées de gris, de lilas, de bleu, de maïs, de rose. Les toilettes vertes étaient de deux tons discordants. Les toilettes grises et les toilettes noires accueillaient toutes les nuances. Quelques tuniques en chantilly, en valenciennes, en malines et en dentelle de Bruges étaient portées avec beaucoup de grâce et d'élégance, par des femmes du meilleur monde, sur de très jolies jupes en faille lilas de Perse, bleu turquoise, vert-paon, Havane doré et raisin de Corinthe.

Plus on voit de toilettes, moins on en retient, car le regard ébloui ne rencontre qu'un kaleïdoscope de couleurs.

Passons à la tribune du milieu, qui renfermait la pleïade de femmes à la mode qui font autorité de toilettes et de bon goût.

La marquise de Gallifet avait une toilette de faille lilas de Perse poudrée de dentelle grisaille

noire et blanche, avec un chapeau de paille orné de rubans lilas et de marguerites des prés largement épanouies, avec guirlande de petits boutons de pâquerettes s'épandant derrière sur la cataquois de cheveux blonds ondulés et dénoués.

La comtesse de Pourtalès avait la même toilette que celle que nous avons décrite dans notre courrier de Paris, et qu'elle portait jeudi 6 juin : un costume vert réséda, garni de point d'Alençon, avec jupon pékin rayé vert et bleu. Le chapeau en paille blanche avait une plume bleue, un papillon de point d'Alençon et une aigrette de boutons de roses.

La duchesse de la Trémoille en toilette vert réséda. Jaquette croisée très simple, sans autre garniture qu'un biais liseré. Jaquette sportsman dans toute l'acception du mot. Col rabat en malines. Manchettes de malines. Chapeau de paille blanche, avec ruban réséda et guirlandes de grappes de réséda et de roses roses.

Madame de Montgomery, une toilette gris lavande avec jaquette sportman. Chapeau de paille blanche, ruban gris lavande et traîne de bleuets et de pâquerettes. Madame Alphonse de Rothschild, une toilette noire, faille et Chantilly.

La comtesse de Luppé, une toillette noire, avec un chapeau garni d'une traîne de lilas blanc.

La comtesse Barthélemy d'Hartel, une toilette en étoffe algérienne, rayée blanche et rose, garnie de riche guipure, avec un chapeau de paille orné de rubans roses, de dentelle noire, avec traîne de roses.

La comtesse de Waldener était en toilette bleue garnie de guipure blanche. Chapeau de paille avec ruban bleu et plumes bleues.

La comtesse de Coriolis, en toilette noire.

La comtesse de Borelli, en toilette noire.

Mme Gélinard, sœur de Mme Carette, en toilette noire, avec large écharpe de faille rose de Chine se dénouant de côté.

La comtesse de Langle, une toilette réséda avec jupe à petits volants liserés et froncés. Corsage à basques très courtes, avec deux pans très longs encadrés d'un petit volant froncé, en ailes de libellule et sous lesquelles passait une large écharpe de faille rose frangée. Fichu paysanne en tulle garni de valenciennes, attaché avec un nœud rose. Chapeau de paille blanche avec ruban réséda, branche de roses et aigrette papillon en dentelle noire.

Mlle Slidell, une élégante Américaine, en toilette vert réséda et rose, avec habit à basque, tunique demi-traîne et tablier de dentelle ruché de chicorées roses.

Chapeau de paille garni de ruban réséda et de ruban rose, avec touffe de réséda faisant cocarde et traîne de roses.

Nos lectrices trouveront dans ces différentes toilettes des modèles et des costumes pour la saison d'été.

Toutes les grandes maisons industrielles de Paris avaient concouru à cette solennité hippique, et toutes pouvaient se reconnaître dans tel ou tel tissu et dans telle ou telle toilette.

Les Magasins du Louvre en avaient leur large part, car ils marchent en tête de l'industrie militante et fantaisiste. Toutes les innovations de bon goût leur reviennent de droit.

Ils ont lancé le *Dolman* brodé et soutaché garni de riche effilé ou de bandes de plumes, en cachemire de toutes nuances.

Pour toilette de ville, le Dolman en cachemire noir se porte avec toute sorte de costume, de même que le Dolman en cachemire gris.

Pour toilette d'équipage, le Dolman en drap blanc, brodé de bouquets Pompadour, avec franges assorties, ou en cachemire bleu, rose, mauve ou cerises, chamarré de riches broderies de Chine satinées blanc, a beaucoup de style et de genre.

Si les Magasins du Louvre offrent une collection complète et variée de vêtements différents, tels que le Dolman, la mantille Louis XV, le double collet, le paletot, la jaquette et la tunique Princesse, Louis XV et polonaise, la fantaisie n'en triomphe pas moins dans leurs immenses salons de confections. La fantaisie se cache et ne se prodigue pas. Il faut la demander.

Comme robes toutes faites, les Magasins du Louvre ont toujours des occasions réelles.

Citons un costume complet en très belle toile batiste grise ou écrue (garantie pur fil), composé d'une jupe à haut volant plissé et d'une tunique dentelée maintenue par une ceinture postillon à 45 *fr.*

Un costume de voyage qui répond au nom d'*Alice*, en très joli tissu de laine gris, composé d'une jupe à haut volant, d'une grande tunique et d'une pèlerine forme nouvelle, ornée d'un dentelé roulé en poult de soie mauve ou noir !... ne valant que 90 *fr.*

Et une *Madrilène*, ravissantee toilette en grenadine et poult de soie noire, composée d'une jupe avec neige de petits volants, et grande tunique garnie d'un bouillonné gueules de loup liseré de satin noir, pour 160 *fr.*

Les châtelaines économes trouveront encore, pour toilettes matinales de jardin, des peignoirs en très belle percale fine, ornés d'un tuyauté faisant jabot, à 10 *fr.* 75 *c.*

Et des peignoirs en très belle toile grise ou écrue, garantie pur fil, ornés d'un dentelé bordé

de lacet, fermé par des boutons de nacre, à 17 *fr.* 50 *c.*

Les toilettes de campagne et les costumes de voyage sont prêts. On n'attend que le soleil pour se mettre en route.

Les toilettes sont très bigarrées de nuances, comme vous avez pu vous en convaincre, et tout à fait de style Watteau. Le fichu, qui était la grande coquetterie de nos aïeules et de nos trisaïeules, et qu'elles dégageaient ou fermaient selon la toilette et les sentiments du jour, remplace actuellement la confection pour toilette de jeunes femmes et de jeunes filles. Le fichu est charmant et seyant; il est modeste quand on veut qu'il le soit, et il n'engonse pas comme un mantelet et un paletot.

La Glaneuse en a édité plusieurs de forme différente, en crêpe de Chine, en tulle et en mousse-fine.

Les fichus en crêpe de Chine, de toutes couleurs, se divisent ainsi :

Le fichu demoiselle de Saint-Cyr, faisant le cœur devant et derrière et se croisant à la taille, en retombant derrière en longs pans écharpe.

Le fichu Peplum pouvant se poser de trois manière différentes : En capuchon Louis XV, avec un gland; en fichu croisé se rejetant sur les épaules, et en large écharpe pour ceinture.

Le fichu Breton simplement carré, dont les élégantes tirent un parti ingénieux.

Le fichu draperie, avec plis retenu de distance en distance par des agrafes de crêpe de Chine ou de rubans.

Quant aux fichus paysanne, ils se font avec des plis de tulle et de mousseline garnis de valenciennes, de guipure, de Malines ou de point à l'aiguille. Les uns sont pointus derrière en creux et carrés devant en bavette. Les autres font le châle et se croisent en deux pans dans la ceinture.

Ce n'est pas tout en fait d'actualités charmantes.

La Glaneuse coquille avec un grâce charmante des sabbots, des jabots et des nœuds en crêpe de Chine et en taffetas, mélangés de valenciennes et de malines.

Il y a le nœud Méphisto faisant les cornes; le nœud fusée, avec pans en biais, frangés ou garnis de dentelle, fuyant de côté; le nœud Buckingham. style Louis XIII, retombant en pures aiguillettes de rubans, pour nœud de coiffure, de cravates et d'épaule; le nœud Watteau, le nœud Fontanges, le nœud aigrette, le nœud cocarde, le nœud cataquois. Que sais-je?...

La Glaneuse a-t-elle été condamnée, par la fée Caprice, à inventer un nouveau nœud du jour au lendemain? C'est ce qui arrive. Et à l'heure où nous écrivons ce courrier, elle a certainement trouvé un nœud inédit. Que sera-ce donc quand le journal vous arrivera. Il y en aura pour le moins une demi-douzaine.

Les rubans font aussi florès à la Glaneuse. Elle a lancé deux nouveaux rubans, le ruban camaïeu, de deux tons, et le ruban de moire française pour ceinture, en largeur 80 *et* 100 *cent.*

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le catalogue des deux boîtes de mercerie à 20 fr. et à 30 fr., dont nous avons donné le détail dans notre dernier numéro, ainsi que sur les mantilles espagnoles qui auront beaucoup de succès aux eaux pour coiffures de Casino.

On peut porter ses dentelles à la *Glaneuse*, 7, *rue de la Chaussée-d'Antin*, pour tous les fichus et les rabats que nous avons décrits.

Inscrivez donc sur vos tablettes que la moire française sera en grand honneur cet hiver. Elle débutera dans la région des moires et la moire antique ne tardera pas à la suivre. Il y a si longtemps qu'on porte du satin. En France, la satiété arrive bien vite; que ce soit en politique ou en mode, on se lasse de tout, et c'est ce qui amène graduellement la décadence sociale.

Les chapeaux, comme nous l'avons dit, sont étranges et biscornus, et les formes en sont indescriptibles. Elles disparaissent d'ailleurs sous des flots de rubans, des panaches de plumes et des buissons de fleurs. Il y a loin du chapeau de paille d'Italie d'autrefois, orné d'un simple ruban croisé, et qui était le cachet distinctif de la véritable grande dame. La paille valait de 200 à 300 fr. Le ruban n'était rien. C'était la coupe de ce chapeau et sa finesse extrême qui lui donnaient une grande valeur. Aujourd'hui, on se coiffe tant soit peu en chiens savants. J'entends un hourrah d'indignation autour de moi. C'est pourtant vrai, mesdames. Les chapeaux de Bobèche et de Paillasse n'avaient-ils pas des rubans de trente-six couleurs, des plumes s'élançant en flots et des traînasses de fleurs qui n'en finissaient pas? Tels sont nos chapeaux aujourd'hui. Il faut donc le talent sobre et intelligent d'une modiste qui se respecte pour suivre la mode sans l'exagérer, et pour nous coiffer, autant que faire se peut, en femme honnête et en femme du monde. Combien de visages semblent étonnés et effrayés de l'édifice qu'ils supportent et qui n'a pas été créé pour eux. Il y a de ces femmes jeunes, élégantes et charmantes, à qui tout sied d'une façon absolue. Elles retourneraient leur chapeau à l'envers, qu'on crierait encore *bravo* et qu'on les admirerait sincèrement, parce qu'elles seraient plus

belles encore. Les chapeaux des unes ne sont donc pas les chapeaux des autres. Il faut avant tout se coiffer selon sa physionomie et les toilettes qu'on porte. Un chapeau fantaisiste ne peut s'entendre qu'avec des toilettes fantaisistes.

Il est donc indispensable de consulter une modiste de bon goût, ayant le sentiment du coloris et de la physionomie, comme le possède *Mme Herst*. Si on va la consulter dans ses salons de la rue Drouot, n° 8, un regard lui suffit. Sinon, il faut lui écrire la couleur de ses yeux et de ses cheveux, si on est grande et mince, petite et forte, et lui envoyer un échantillon de ses toilettes. On peut encore fixer un choix parmi les chapeaux suivants qui datent d'hier :

***

Un chapeau en paille de riz, de forme basse et à bords relevés, garnis de faille thé et bleue, avec longue traîne de jacinthes thé et de feuillage.

***

Un chapeau avec bords en paille de riz et fond bouillonné en faille bleue turquoise, avec grande plume d'autruche retombant derrière, attachée au pied par une rose maïs.

***

Un chapeau en paille de riz blanc, avec bord relevé devant en diadème, garni de velours noir. La calotte est entourée de rubans de faille bleu ciel, avec nœud rattachant une plume bleue. Par derrière, touffe de roses noisettes, avec traîne accompagnée de nœuds de faille bleue.

***

Un chapeau en paille d'Italie garni d'une couronne de fleurs des prés, avec boutons de marguerites retombant en effilé de fleurs. Une grande écharpe de tulle noir se noue derrière, avec barbes faisant brides.

***

Un chapeau rond en paille blanche, avec bord en velours marron. Nœud devant en turquoise marron, et touffe de roses avec feuillage marron s'épandant en traîne rattachée de distance en distance par des nœuds de velours marron.

***

Un chapeau rond en paille de riz noire, avec forme baissé devant, garni de faille et de velours noir, avec touffe de plumes roses et grande gerbe d'avoine noire.

***

Un chapeau rond en paille marron, forme retroussée des côtés, avec velours marron et faille rose. Un nœud rose et marron relève le bord d'un côté et attache un bouquet de plumes marron, avec grosse rose et traîne de bouton.

Et un chapeau rond en paille d'Italie, avec larges bords garnis de crêpe de Chine bleu, retombant en écharpe derrière. Couronne de bluets clairs et de boutons de roses. Sur le côté, touffe de bluets et de roses faisant aigrette.

***

Quels jolis et élégants chapeaux, n'est-ce pas? Ils sont distingués et fantaisistes tout à la fois, sans excentricité aucune.

Nous ne nous étendrons pas longuement aujourd'hui sur les toilettes nouvelles de Mlle Marie Bataillon. Toutes celles que nous avons inscrites sur nos tablettes, la semaine dernière, se promenaient dans l'enceinte du pesage, le dimanche du Grand Prix. Si telle ou telle toilette vous tente, vous n'avez qu'à en copier la description et à la lui envoyer. Elle la reproduira tout de suite avec une grande autorité d'élégance.

Le costume Louis XIII, avec revers de moire blanche, et le costume Abbé Galant, avec surplis de crêpe de Chine noir, venaient tous deux de ses ateliers de couture.

Mlle Marie Bataillon a innové un costume de voyage que nous ne décrirons pas pour que vous alliez le voir et pour que votre curiosité soit excitée. Sachez seulement qu'il est en laine et qu'il a une jaquette faisant habit Louis XVI, avec gilet à grandes poches carrées, descendant très bas, fermées, ainsi que le gilet, avec des boutons d'acier.

Demandez-le à *Mlle Bataillon, 5, rue Thérèse, près la rue Ventadour*, tout près du Théâtre-Italien. Son installation simple et modeste est une garantie du succès. On ne paie ni son luxe, ni ses meubles, ni ses tentures, ni ses domestiques à livrée, comme cela a lieu dans plus d'une maison de couture en vogue.

Les tuniques Louis XV, en foulard imprimé de larges bouquets de roses, de tulipes et d'œillets, et les tuniques fond blanc, genre Watteau, avec branchages, miniatures de ne-m'oubliez-pas et de roses de mai, sont destinées de préférence aux toilettes de villes d'eaux et de plages maritimes. On en voyait très peu, dimanche dernier, dans l'enceinte du pesage. En revanche, il y avait beaucoup de tuniques en foulard Tussor et Bénarès, de nuance écrue naturelle, garnies d'entre-deux et de guipure écrue, sur jupon de faille marron, de faille Havane, de velours violet, de velours noir, de velours vert et de velours marron.

Les tuniques fond blanc avec fleurettes miniatures auront le pas, comme suprême élégance, sur les foulards imprimés fond noir et fond marron.

Le foulard, le crêpe de Chine et la batiste des Indes sont les tissus privilégiés des toilettes d'été.

Les tuniques en foulard à pois blancs se garnissent de biais de foulard uni assorti au fond de la tunique et de guipure blanche. On les relève avec de gros nœuds doubles taillés en biais de même foulard que les biais.

On avait dit au début du printemps que le crêpe de Chine allait perdre sa vogue élégante. Il n'en est rien, loin de là. Jamais il n'a été plus beau, plus épais, plus velouté et plus souple. Il se drape comme le cachemire sans se chiffonner, et il reproduit les mêmes plis plus chatoyants et plus nacrés. Mais il y a crêpe de Chine et crêpe de Chine, comme diamants et diamants. Si vous allez chez Bapst pour les diamants, il faut demander à *l'Union des Indes*, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra, ses nouveaux crêpes de Chine qui se répètent en cinquante nuances à la mode, dans les teintes les plus claires et les plus douces. Une blouze Louis XV en crêpe de Chine, ornée de malines, de valenciennes ou de guipure, et de ruches chicorée en taffetas, est très grande dame.

Mme la comtesse de Molke affectionne beaucoup ce genre de toilettes qui lui sied à ravir tant elle a une taille fine et souple.

Les chaussures sont comme les costumes, très fantaisistes et très enrubannés. Tous les nœuds des souliers Louis XV sont de deux nuances, en rapport avec le costume ou le chapeau. La maison Jouvenot reproduit le soulier Louis XV en chevreau noir, marron, gris tendre, avec pouff de rubans discordants ou camaïeux s'étalant sur le dessus du pied. Avec une toilette de faille noire, à volants lisérés roses ou de faille noire lisérée bleue, le soulier de chevreau noir est orné de ruban noir et rose, ou de ruban noir et bleu, ou bien ruban noir et Havane, ruban noir et mauve, si la robe de faille est lisérée Havane ou mauve.

Le soulier Louis XV est charmant et coquet pour toilette de salon et de casino; mais il est moins commode que la bottine pour se promener sur la terrasse de Dieppe et de Bagnoles-de-l'Orne. La bottine Louis XV de la maison Jouvenot reste dans les limites du comme-il-faut.

De même qu'un chapeau extravagant, une bottine surélevée comme une échasse compromet une femme bien née et lui donne une allure par trop accentuée. En outre du mauvais cachet et de la tournure disgracieuse qu'un talon par trop exagéré imprime, il y a la question hygiénique qu'il est important de soulever, dans l'intérêt de la vie et de la santé de la femme, Si du temps de Louis XV les marquises et les grandes dames avaient des souliers à hauts talons, c'est qu'elles marchaient rarement à pied et qu'elles se promenaient dans une chaise à porteurs. Aujourd'hui c'est différent. Il faut marcher quand même, à moins qu'on n'ait le luxe et la position d'un équipage. D'ailleurs, c'est un genre que d'avoir des talons sous la plante des pieds et de se faire ferrer d'or ou d'argent comme Pégase.

L'Académie de Médecine récuse toute chaussure qui n'est pas d'aplomb et qui oblige le corps de la femme à se déplacer. Il en résulte presque toujours une déviation mortelle. Les chaussures de la maison Jouvenot ont donc une supériorité élégante et hygiénique, car elles laissent au pied toute sa liberté d'action.

Avec les toilettes de batiste écrue, on porte le soulier de batiste orné d'une bouffette bleue ou rose.

La bottine Cracovienne, avec barrettes piquées, plaît beaucoup aux pieds cambrés. La bottine en chevreau noir mat est plus distinguée que le chevreau brillant.

Enfin, pour toilette de voyage et d'excursion, la maison Jouvenot a décrété la bottine en peau de chamois de nuance naturelle ou grise, avec fortes semelles pour protéger le pied. Cette bottine en peau de chamois sera la haute nouveauté de la saison.

Faites-vous inscrire chez *Jouvenot*, 165, *rue Saint-Honoré*, près la place du Théâtre-Français.

Cette bottine fait genre; elle est très connue et très demandée.

Quand on habite la province, il y a toujours moyen de s'entendre avec la maison Jouvenot. On lui envoie par la poste une chaussure, ni plus ni moins que Cendrillon.

N'est-ce pas ainsi que grand nombre de nos lectrices sont en relations d'affaires avec la Ceinture Régente et avec le Jupon Bienvenu. Une châtelaine quitte-t-elle son manoir? une étrangère son sol natal? Non pas. Elles envoient à *Mmes de Vertus sœurs* des mesures exactes prises étant habillées, et avec ces mesures, combinées avec les lignes de la statuaire, *Mmes de Vertus sœurs* reproduisent une Ceinture Régente, en moire, en faille, en satin ou en coutil, d'une coupe irréprochable, sans l'avoir essayé. C'est un des précieux avantages de la Ceinture Régente. La Parisienne même s'évite cet ennui et cette fatigue. Pour agir ainsi, il faut que Mmes de Vertus sœurs soient bien sûres de leur coup de ciseau et qu'il soit infaillible. La Ceinture Régente convient aux jeunes filles qui se développent et aux natures délicates, de même qu'aux femmes un peu fortes que l'action du corset opprime et comprime. Elle sert de tuteur et de point d'appui, et elle n'est point un instrument de torture. L'Académie de Médecine la recommande et l'ordonne. Et quand une jeune fille s'étiole et se pen-

che comme une plante délicate, elle lui signe une ordonnance de *Ceinture Régente, 27, rue de la Chaussée-d'Antin.*

Quant au *Jupon Empire Bienvenu*, il redevient indispensable avec les toilettes d'été, à moins qu'on ne change tous les jours de jupons empesés à cinq et six volants, ce qui serait très dispendieux.

Il faut donc y suppléer avec le jupon Empire qui s'est modifié pour les toilettes nouvelles, qui tombe tout droit devant en tablier, sans aucuns ressorts, et qui se gonfle plus ou moins par derrière, selon que la toilette l'exige. Mmes Maurin et Joiron, qui ont succédé à la maison Bienvenu pour le Jupon Empire, en ont fait un auxiliaire invisible de la toilette féminine. Il n'est admissible qu'à la condition de ne pas avoir l'apparence d'exister, sans quoi il est impossible. D'ailleurs, le succès du Jupon Empire date de l'époque où les autres jupons se gonflaient et se balançaient comme une voile en détresse, tandis qu'il restait fixe à son poste. A plus forte raison, aujourd'hui, il se dissimule complétement, puisque la mode exige que les toilettes soient souples et flottantes, à la condition toutefois d'être mollement soutenues.

Il en est du jupon comme du chapeau, de la chaussure et de la toilette. Toutes les femmes ne peuvent pas porter invariablement le même jupon; telle personne est mince et elle a besoin d'une tournure qui la gonfle à partir des hanches; telle autre est un peu forte et il faut que son jupon s'évase légèrement vers le bas pour l'amincir du haut, en la cambrant seulement par derrière. Le Jupon Empire Bienvenu a donc une grande importance dans la toilette, de même que les paniers Camargo et le Jupon Dubarry de *Mmes Maurin et Joiron*. Consultez-les sans hésitation; ce sont deux femmes aimables et compétentes qui vous donneront d'excellents conseils de coquetterie et d'élégance. Elles n'en sont pas à leurs premières armes; elles sont élèves toutes deux de *Mme Roger* qui eut, à une époque plus calme et moins tapageuse, la réputation de Worth. Mmes Maurin et Joiron ont suivi les traditions de simplicité et d'élégance de Mme Roger; leurs toilettes sont distinguées et honnêtes et s'adressent de préférence aux mères de famille et aux jeunes femmes qui n'aiment pas à s'afficher et à se mettre en évidence. Elles ont toujours de charmants modèles dans leurs salons de couture de la rue du 4 *Septembre, n° 24, au coin de la rue de la Michodière.*

Le soleil épargne jusqu'ici les peaux les plus délicates. Mais il sera d'autant plus perfide et d'autant plus dangereux qu'il s'est caché longtemps et qu'il prendra sa revanche. Qu'on se tienne donc sur ses gardes en faisant usage journellement du *Lait Antéphélique de Candès* qui efface les tâches de rousseur et qui, à plus forte raison, les prévient et les empêche de tiqueter, de rouiller les visages les plus charmants.

Ce Lait Antéphélique est tout autant un cosmétique de toilette qu'un produit pharmaceutique, car dans certains cas de *couperose* et *d'ezéma*, l'Académie de Médecine le patronne et le recommande. Elle le conseille également pour faire disparaître ces affreux masques de grossesse qui défigurent les jeunes mères.

C'est vous dire toute sa valeur thérapeutique et son efficacité radicale. Le Lait Antéphélique est pour ainsi dire un engrais aux principes camphrés. Il dégage le tissu dermal de toute impureté, il raffermit les chairs, il active le sang et le fait circuler dans les artères; c'est le fard le plus naturel qu'on puisse employer, car il blanchit la peau et la colore d'une teinte rosée et délicate.

Ce lait précieux et miraculeux se trouve chez *Candès, 26, boulevard Saint-Denis.*

Puisque nous en sommes à l'article beauté, consultons de nouveau l'intéressante petite brochure de la *maison Violet*: l'*Art de s'embellir.*

Nous avons dit dans nos précédents courriers comment on obtenait des yeux vifs et langoureux, des sourcils finement arqués et une bouche purpurine et fraîche.

Aujourd'hui nous allons tracer légèrement des rayons d'azur sur les peaux fines et transparentes, pour remplacer les veines qui sont toujours signe de race. Les veines, en faisant courir sur la peau un sang généreux, nuancent sa transparence de filets azurés qui font ressortir son éclatante blancheur.

La cosmétique devait fournir le moyen d'imiter le réseau naturel des veines. Et la *maison Violet*, pour plaire à toutes ses belles clientes et pour leur être utile et agréable, a composé un fard, sous la dénomination de *réseau d'azur*, qui produit l'illusion la plus complète.

Ce réseau d'azur fait partie de cette fameuse *boîte de Jouvence* qui renferme la jeunesse éternelle.

Ce cosmétique est contenu dans un étui en ivoire et se pose sur les tempes, sur le cou, sur la poitrine et sur les bras, avec une très douce estompe.

Quelques touches d'azur, posées sur les paupières, adoucissent le regard et lui donnent des langueurs voilées.

L'étui renfermant ce cosmétique, l'estompe

et le pinceau, est contenu dans une boîte en ivoire.

C'est de la coquetterie intime que nous faisons entre nous, mesdames; n'en parlez pas à vos maris, ils m'en voudraient beaucoup, quand ils devraient au contraire me remercier de vous rendre plus jolies et plus séduisantes.

Est-ce un crime que de ne pas vouloir vieillir, et de réparer des ans les très réparables outrages?

Les fards blancs et les fards roses doivent s'employer avec tact et discernement.

Citons la nomenclature des fards blancs et fards roses :

Le blanc Pompadour, le blanc en poudre, le blanc sec, le blanc liquide, le blanc aux fleurs d'Italie, le blanc Plessy, le blanc de cour, le blanc Impératrice.

Puis le fard rose Pompadour, le rose sec surfin, le rose Plessy surfin, le rose de cour et le rose Impératrice.

Tous les fards que nous venons de citer sont non seulement d'une inocuité complète, mais contiennent presque tous une substance adoucissante ou tonique et des parfums bienfaisants. Il est pourtant utile de ne pas laisser séjourner le fard sur les traits et sur la peau. Et pour rafraîchir le visage et dégager le tissu dermal de la moindre parcelle de fard, la *maison Violet* a distillé et préparé la *Rosée des Abeilles*. On peut également se servir pour le même but du Savon Royal de Thridace, de la Crème froide mousseuse et de la *Crème Pompadour* dont la recette authentique a été cédée à la maison Violet par les héritiers de Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour.

***

Le temple de parfumerie de la *maison Violet*, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, contient une collection extra-fine de cosmétiques hygiéniques pour la beauté et la santé, telles que les eaux de toilette à la Glycérine, parfumées à la violette, au portugal et au bouquet violet; la Crème de beauté à la Glycérine pour le teint; la pâte émulsive à la Glycérine pour les mains; le Savon Royal de Thridace, le seul recommandé par les célébrités médicales pour la beauté et la fraîcheur de la peau; le Savon Cold Cream, le Savon Chinois et toute une série de savons assortis à l'odeur préférée: musc, mousseline, jasmin, héliotrope, roses, Jockey-Club, Ylang-Ylang et roses de mai.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

—

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

—

Nous vous avons déjà dit toutes les luttes industrielles que la machine à coudre la *Silencieuse, signée Pollack et Schmidt*, avait à soutenir contre des rivalités déloyales, qui ont l'audace et l'indélicatesse d'appeler *Silencieuses* des machines qui font d'autant plus de bruit qu'elles veulent appeler l'attention et se mettre en lieu et place de l'unique et véridique Silencieuse. Tant que le monde existera, il en sera toujours ainsi, aussi bien en politique qu'en industrie.

Une fausse Silencieuse, n'en pouvant mais, et voyant que les travailleuses n'étaient plus dupes de son mécanisme incomplet, s'est imaginé de faire dire par une plume écoutée, plus par la publicité dont elle dispose que par son mérite personnel, qu'elle venait d'inventer *une tension chiffrée*, réglant le point de la machine à coudre, aussi bien à l'endroit qu'à l'envers, et s'appliquant aux mille travaux de la couture, aussi bien aux étoffes les plus rudes qu'aux tissus les plus légers.

Pour cette soi-disant *tension chiffrée*, la *fausse Silencieuse* a demandé et obtenu un brevet. Mais la façon dont se distribuent les brevets n'offre aucune difficulté à franchir, et chacun peut y parvenir.

Ce que la fausse Silencieuse demandait, c'était du bruit autour d'elle. Toutes les travailleuses ont cru à cette *tension chiffrée*, qui est aussi véridique que si nous avions la prétention de faire un voyage dans la lune; elles nous ont écrit pour exiger que la *Silencieuse*, signée *Pollack, Schmidt et C^ie^*, eût également une tension chiffrée. Nous en avons référé à M. Pouillien, le mécanicien-ingénieur de la vraie Silencieuse et le délégué gérant de la maison Schmidt, Pollack et C^ie^.

Voici la réponse qu'il nous a faite, et que nous nous empressons d'insérer, puisqu'elle s'adresse à toutes nos lectrices:

« Mesdames,

» Aux nombreuses lettres qui me sont adressées chaque jour, relativement à une tension chiffrée ou graduée qu'on croit pouvoir être appliquée à notre machine à coudre, la *Silencieuse*, je viens vous répondre collectivement et vous dire que non seulement ce progrès ne peut être appliqué à la Silencieuse de MM. Pol-

lack, Schmidt et Cᵉ, mais encore à aucune autre machine de quelque système qu'elle soit.

» En effet, la tension du fil à l'aiguille est sujette à de telles variations, comme vous allez le reconnaître, et surtout dans les machines silencieuses, qu'il n'est point possible de la déterminer mathématiquement.

» Ainsi la tension varie d'abord suivant les étoffes, leur épaisseur et leur apprêt, qui diffère aussi souvent lui-même, suivant son origine de première fabrication.

» Ainsi, du calicot de Mulhouse et du calicot de Roubaix seront toujours du calicot, et, pour cause de leur différence dans l'apprêt, la tension devra être modifiée sur l'un ou sur l'autre.

» La tension varie aussi suivant les aiguilles et les fils employés.

» Elle varie aussi dans le cours du travail suivant le déroulement de la navette, quel que soit le système à point de piqûre double.

» Il est facile de comprendre qu'une navette pleine de fil se déroule plus lentement et par conséquent se laisse plus facilement entraîner par le fil de l'aiguille travailleuse, que lorsqu'elle est à moitié ou aux trois quarts de son évolution, attendu que pour faire la même longueur d'ouvrage, elle est obligée de tourner sur elle-même de plus en plus et au fur et à mesure qu'elle se déroule Donc la tension doit se modifier au fur et à mesure et en proportion du déroulement. Essayez donc de chiffrer d'une façon précise ce déroulement.

» Enfin, sachez encore, mesdames, que la tension variera sous l'influence du tempérament de la travailleuse ; qu'une personne posée et flegmatique succède à une personne nerveuse et alerte, la tension devra être modifiée par la dernière.

» Inutile de fatiguer votre attention plus longtemps, mesdames. Vous avez toutes compris que la promesse d'une tension chiffrée ou graduée était une chimère et un leure. Votre confiance n'en sera que plus grande en notre maison ; car vous voilà toutes convaincues plus que jamais que nous ne saurions abuser de votre confiance et de votre incrédulité à un tel point, et que l'invention de la tension chiffrée et graduée n'est qu'une pure invention absolumeut irréalisable.

» Dans cet espoir, je vous prie d'agréer mes salutations empressées. — Léon Pouillen. »

Après une telle lettre, chères lectrices, nous nous abstenons de tout commentaire. M. Léon Pouillien parle et écrit avec connaissance de cause.

La fausse Silencieuse en sera pour son brevet, qui lui nuira bien plus qu'il ne lui profitera.

V. DE R.

GUIDE AUX EAUX MINÉRAES
ET AUX BAINS DE MER

(Huitième édition)

PAR M. LE DOCTEUR CONSTANTIN JAMES

—

UNE VISITE AU CAIRE

Il exis e au Caire près de 400 mosquées, mais qui en a vu une les a vues toutes, car elles sont toutes copiées sur le même modèle. Ainsi, on vous introduit d'abord dans une cour à portique où se trouve la fontaine des ablutions, puis, après vous avoir fait traverser une autre grande pièce destinée au populaire, vous pénétrez dans l'enceinte sacrée qui renferme le maître autel et la chaire à prêcher. Tout cela est nu et simple comme un temple protestant.

La plus remarquable de ces mosquées, comme architecture, est celle du sultan Hassan. La plus riche, comme ornementation intérieure, est celle de Méhemet-Ali, c'est aussi la plus moderne. Mais, pour cette dernière, comme pour le palais du vice-roi que nous avons visité à Alexandrie, on a singulièrement abusé du pastiche et du trompe-l'œil...

Au Caire, comme dans toutes les villes d'Orient, les habitants sortent peu de chez eux pendant le jour. Les rues, à ce moment, sont donc à peu près désertes; mais quand arrive le soir les principaux quartiers, et surtout le Mouski, offrent un mouvement et une animation extraordinaires. Seulement, comme il n'y a pas de trottoirs, ânes, chevaux, voitures, piétons, se mêlent et se confondent sans ordre et cependant sans accident. C'est un vacarme assourdissant. Par moments, l'air retentit des cris fortement accentués de : Schmalech ou *guarda* ! .. (Gare !... gare !...) Ce sont les *saïs* qui avertissent de faire place pour laisser passer quelque équipage. Ces saïs sont de tout jeunes hommes de 15 à 16 ans, choisis parmi les types les plus purs de la race arabe. Ils précèdent l'attelage, munis chacun d'une torche de résine appelée *machalla*. Leur costume est charmant. Il se compose d'un gilet de velours brodé d'or, d'une large ceinture bleue, d'une jaquette blanche et d'une chemise de gaze dont les longues manches fendues jusqu'à l'épaule flottent en arrière comme les deux ailes d'un surplis. La tête est surmontée d'une petite calotte coquettement posée sur le côté. Autour de leur jambe fine et nerveuse est noué un ruban en poil de chameau. Enfin, une fois lancés, ils fendent l'air avec l'agilité de la gazelle.

Nous vîmes ainsi défiler tout ce que le Caire renferme de plus élégant et de plus aristocratique.

Mais ce qui excita au dernier point notre curiosité, ce fut l'arrivée des voitures du Harem.

Le cortége se composait de cinq à six lourds carrrosses, dont les glaces étaient baissées, et qui contenaient chacun quatre jeunes femmes habillées de blanc. Elles étaient coiffées en cheveux et plusieurs avaient le visage complétement à découvert. Chez les autres, il était légèrement dissimulé par un voile très transparent. A leur manière de nous regarder, nous jugeâmes qu'elles partageaient la curiosité qu'elles nous inspiraient. Toutes offraient ce plantureux embompoint si apprécié des Orientaux. Quant à leurs traits, il était difficile de s'en rendre un compte exact, tant elles étaient maquillées de rouge, de noir et de blanc.

En résumé, elles n'auraient obtenu à Paris qu'un médiocre succès de beauté.

Docteur CONSTANTIN JAMES.

(*A suivre.*)

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

Il est vrai que dans sa chambre était le portrait du père attendu, et qu'à l'heure de la prière du soir, agenouillé devant le portrait, on disait : Mon Dieu, conservez-nous papa !

Une vraie mère n'aurait pu avoir davantage l'intuition du langage enfantin, ni de la mimique des gestes, ces choses admirables qui ne sont pas à vendre, mais que les pauvres donnent quelquefois à titre de bienfait.

Au jardin, le comte Pierre mit son fils dans une petite voiture qu'il traîna lui-même sur le sable des allées ; l'enfant riait et battait des mains. Fatigué de jouer, il s'endormit tout à coup sur l'épaule de son père, qui le transporta dans sa chambre et aida Lise à le déshabiller.

Ayant baisé son fils au front, Pierre resta assis sur une chaise basse à côté du petit lit. Lise remettait en place les vêtements épars, avec l'ordre méthodique qui, chez les femmes flamandes, s'élève au rang de vertu et dont elles ne se départissent dans aucune des crises de la vie.

Mlle de Meerbeeke aussi était là ; son regard et son sourire allaient d'Armand endormi à sa bonne; elle considérait Lise beaucoup plus qu'une bonne ordinaire, et la mettait au rang de ce que l'ancienne aristocratie appelait ses serviteurs ; elle l'aimait aussi pour son humeur si égale et la tranquillité de ses habitudes.

Une bourgeoise n'obtient jamais une telle part dans l'affection d'une demoiselle noble dont le jugement impartial échouerait devant l'abîme qui sépare la domesticité de l'indépendance.

La vieille tante dit au comte Pierre :

— Cette journée vous a-t-elle paru bonne, mon neveu ?

— Dans mes heures de tristesse, je me souviendrai de mon enfant et de celles qui me le conservent. Ce sera le baume de mes blessures.

— Est-ce que vous ne comptez pas rester ici ?

— Non, je passerai l'hiver à Bruxelles ; mais je viendrai souvent vous voir. Je ne me trouve pas suffisamment fort pour respirer cette atmosphère imprégnée de souvenirs ; je ne puis que la traverser.

Il se leva et sortit avec sa tante. Lise ne put fermer ses yeux chargés de pleurs ; car elle avait cru au retour définitif de son maître, et le bonheur, qui lui était apparu comme l'éclair qui traverse le nuage, ne s'appelait que regret.

Le comte Pierre resta un mois à Malines. Il en supporta le séjour non-seulement avec fermeté, mais il parut reprendre avec complaisance les habitudes flamandes. Ainsi, sa tante lui offrit un jour de changer l'heure des repas :

— Non, non, répond-il, je serais alors comme un étranger dans ma maison. On aime son pays de la même façon que l'on chérit les traits d'un père et d'une mère, sans se rendre compte de leur beauté.

Au loin, devant les scènes les plus grandioses et les plus pittoresques, je me rappelais avec attendrissement tel point de vue de la Dyle, tel solitaire coin de rue.

C'est ce qui m'a fait comprendre qu'il est dans la nature de revenir mourir où l'on est né. Je me propose mieux que cela, je me propose d'y venir vivre plus tard.

— L'ennuit vous prendrait.

— Depuis que je suis ici, un sentiment de repos me gagne et me séduit, et ce serait probablement là le charme qui me ramènera. Depuis que je suis rentré chez moi, on dirait que je n'ai pas quitté un bain tiède.

Tout me plaît : le coup de cloche du déjeuner, la table servie à midi, les mets de la patriarcale cuisine flamande, l'antique tradition du souper, toute cette tranquilité réjouie par les clochettes du carillon.

Tenez, quand, à huit heures, je mettrai mes gants pour aller dans le monde, je me rappellerai que c'est l'instant où l'on soupe ici, l'hiver, à côté d'un grand feu qui flambe, l'été, devant la fenêtre

ouverte-donnant sur le jardin ; et qui sait si je résisterai à l'envie d'accourir ?

— Ne serait-il pas plus simple de rester ?

— Chère tante, ma volonté est à peine sortie de terre ; j'ignore moi-même si elle sera arbre ou arbrisseau. Laissons venir la saison où elle doit porter des fruits.

Pendant son séjour à Malines, le comte Pierre examina ses affaires avec son notaire, régla la dépense de sa maison, ordonna quelques réparations et fit chaque soir la course traditionnelle de ses aïeux à Ploegenhove,

Lorsque vers la nuit il rentrait harassé de fatigue et mort de faim, le hasard amenait toujours Lise dans l'antichambre ; c'était elle qui l'aidait à se débarrasser de son paletot et à changer de chaussure.

A cette heure, le petit Armand était couché, et sa bonne parvenait, par une diplomatie calculée toute la journée, à servir le souper de son maître, qui, en prenant le repas, s'informait minutieusement de tous les faits et gestes de son fils.

Lise s'exprimait avec la simplicité des personnes qui pensent en flamand, et le comte, dont cette naïveté reposait l'imagination saturée de pensées profondes et de spectacles grandioses, prenait souvent plaisir à continuer l'entretien dans l'idiôme de ses pères.

Quelquefois, surpris de ce que l accent de Lise avait tour à tour de concentré et de vibrant, il la regardait ; mais déjà la jeune fille s'était détournée pour cacher la pâleur qu'un mot sympathique avait amenée sur son visage.

Elle servait le comte Pierre avec le ravissement profond que, dans le rôle de servante, éprouvent toutes les femmes qui aiment noblement, fussent-elles duchesses ou paysannes. Celles qui se font servir aiment l'amour et n'aiment pas l'homme.

Excepté au sujet d'Armand, le comte de Marcellis n'avait aucun entretien familier avec Lise. Elle lui inspirait un intérêt sympathique, beaucoup d'estime : il lui portait une reconnaissance qui ne demandait que l'occasion de se manifester; mais, d'autre part, il trouvait tout naturel de lui jeter, à trois pas, en rentrant, son paletot mouillé, de lui demander ses pantoufles, de ne pas entretenir la conversation et de parler ou de se taire suivant ses caprices.

Il n'aurait pas songé à lui rendre compte de ses intentions d'avenir, et fût tombé de son haut en apprenant qu'elle pût s'intéresser à son départ.

Le dévouement de Lise pour Armand touchait profondément le comte Pierre, et il avait le tact des âmes nobles en ne cherchant pas à récompenser avec de l'argent cette sublime simplicité.

Sans être entièrement remis, le moral du comte de Marcellis était assez convalescent pour lui permettre de diriger sa vie, il chercha même à la remplir, et eut le bon sens d'appeler le travail à son secours pour combler les vides du bonheur. Pour l'homme riche, le travail s'appelle ambition.

En arrivant à Bruxelles, il s'installa dans un bel appartement au boulevard.

Un siége se trouvait vacant à la Chambre ; il se présenta aux élections et fut nommé député.

Fût-on né marquis et fanatique, on revient toujours d'Amérique un peu Américain, et l'homme du passé s'efface devant l'homme de l'avenir, religieux et politique.

Le comte Pierre aurait voulu répandre sur son pays la moisson des bienfaits qui s'élève sur la terre nouvelle : l'instruction, cette égalité; le droit au travail, cette justice; la croyance individuelle, seule loyauté de la Foi.

Sa physionomie politique fut donc excessivement originale. Il était très attractif ; ses convictions et ses sympathies effrayèrent un peu l'aristocratie, mais son libéralisme avait tant de distinction, son veuvage prématuré tant de mélancolie, ses voyages étaient une source si profonde d'idées neuves, qu'il imposa le respect dans les salons et se fit écouter à la Chambre.

Il eut auprès des femmes un succès d'enthousiasme et, s'il l'avait voulu, il aurait créé la mode des institutrices à l'américaine. Quelques-unes entreprirent de le consoler, mais il avait la politesse automatique, la forme impénétrable, contre laquelle les séductions viennent échouer comme des bulles de savon.

De temps en temps, il faisait une apparition à Malines, constatait que tout allait bien et que son enfant devenait un fils.

Il passait également là les mois de l'été, fournissant à sa tante des documents héraldiques ; mais, malgré toute la bonhomie qu'il mettait dans ses recherches, il désignait avec un malin plaisir les éclaboussures qui se trouvent, hélas ! sur tous les blasons. Il avait fini par s'intéresser à ces études en contre-partie, tandis que Mlle de Meerbeke aurait voulu effacer, de son sang, de ses larmes, ces regrettables taches au soleil.

Une impulsion secrète le poussait quelquefois vers son nid, et quand cette attraction s'emparait de lui, il n'y avait ni affaires, ni plaisirs qui puissent le retenir ; c'était le *je ne sais quoi*, appelé à devenir plus tard sa destinée ; alors il jetait tout là, ne s'informait ni du temps, ni de l'heure, et marchait comme le fer attiré par l'aimant.

Il n'allait cependant vers personne, il allait pour lui-même, et éprouvait toujours, en quittant

Bruxelles, la satisfaction de l'écolier qui s'échappe par surprise pour retourner à la maison.

Dans une de ces occasions il arriva si tard à son *home* que tout le monde était déjà couché.

— La lumière de Mlle de Meerbeeke vient justement de s'éteindre, lui dit le portier, qui guidait le comte Pierre à travers la cour, située entre la porte de la rue et le perron; mais celle de Mlle Lise brûle encore.

— En ce cas j'irai embrasser Armand avant de me coucher, dit le comte en montant l'escalier.

Il ouvrit doucement la porte du petit parloir qui précédait la chambre de Lise et ne fut pas médiocrement surpris de la voir le dos tourné à l'entrée, le corps penché sur la table, occupée, à la lueur d'une lampe, à étudier une carte de géographie.

Elle consultait de temps en temps un livre placé à côté d'elle, puis prononçait les mots à haute voix, comme lorsqu'on apprend par cœur.

Le comte Pierre parut tout à coup devant Lise.

Elle devint très rouge.

— Que faites-vous là, Lise? demanda-t-il en souriant sous sa moustache.

Elle ferma d'abord son livre, roula sa carte, voulut s'expliquer, ne trouva rien à dire et demeura toute interdite et prête à pleurer.

— Eh bien, mon enfant, dit-il avec bonté, est-ce que je vous fais peur?

Reprenant un peu de hardiesse et raffermissant sa voix:

— Monsieur, dit-elle, Armand est trop jeune pour s'instruire et trop âgé déjà pour jouer toute la journée. Je m'aperçois qu'il s'ennuie souvent; pour l'amuser, j'ai commencé à lui donner un peu la leçon.

Je lui ai appris à lire, Maintenant, il me demande toutes sortes de choses, des explications sur les pays et sur les personnages que l'on nomme dans les livres; mais je sais très peu moi-même et pour cela j'étudie quand il est couché, pour l'instruire, pour l'amuser le lendemain.

— Bonne fille! dit le comte touché.

— Vous ne trouvez pas cela ridicule.

— Je trouve que c'est une chose, admirable comme tout ce que vous faites pour nous.

Et il lui tendit la main.

Pendant les quelques minutes que dura encore leur entretien, le comte de Marcellis tint cette main dans sa main, toute imprégnée d'une chaleur affectueuse et fraternelle.

La petite main nerveuse de Lise était glacée, car tout le sang de la jeune fille avait reflué vers son cœur.

Le comte Pierre causa encore un peu, s'informa d'Armand, alla l'embrasser dans son petit lit, rit aux éclats de ses bons mots et promit d'assister le lendemain à sa leçon.

Il était depuis longtemps rentré dans son appartement que Lise, debout à la même place, éprouvait cet épanouissement de l'âme qui paie l'amour de tous ses sacrifices.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

—

PLANCHE 10.

Première toilette. — En batiste écrue. La première jupe est entourée de trois plissés de grandeur différente; 20 c., 15 c., 10 c., surmontés de biais en batiste à fond écru et carreaux marron, de différentes grandeurs aussi. La tunique se termine par un plissé et un biais pareils aux autres; le postillon est encadré de même, et cette garniture entoure le devant du corsage, de manière à border un gilet en batiste à carreaux, comme les biais. Manches duchesse, garnies de même. Lingerie en batiste et valenciennes. Chapeau rond en paille marron, garni de feuillage et de boutons de roses.

8 m. de batiste écrue pour la première jupe, 8 m. pour la tunique, 3. m. de batiste écossaise pour le gilet et les biais. Bottines en chevreau marron, talons Louis XV.

Seconde toilette. — Première robe en taffetas noir, avec trois volants de 15 cent. chacun à peine froncés. Corsage montant. Manches longues. Tunique en grenadine noire à rayures satinées, à corsage décolleté carrément et encadré de ruches en taffetas noir effilées. Le bas des manches et le bord de la tunique sont entourés de dentelles en laine surmontées de ruches effilées. Le pouf de la tunique est relevé par un large ruban rose, qui part de chaque côté de la ceinture et se noue dessous, d'où il s'échappe en boucles et bouts flottants. Un fichu Lamballe complète la toilette. Il est en grenadine également et encadré comme la tunique.

(Le fichu Lamballe est simplement l'ancien fichu Marie-Antoinette ressuscité. Généralement, il monte assez haut derrière, s'évase devant, où il se croise, et se noue derrière en se terminant par des bouts arrondis assez longs.)

Chapeau en paille grisaille, avec diadème en faye rose voilé d'un tulle noir et de blondes dépassant. Sur le tour de la calotte, roses en groupe. Coques de rubans noirs et roses, bouts flottants et barbe en dentelle. Brides sous le menton.

12 mètres de taffetas pour la robe de soie et les volants, 10 mètres de grenadine pour la tunique et le fichu Lamballe. Bottines en chevreau mat noir, talons Louis XV.

PLANCHE DE GUIPURE

1. — Dessin pour dessus de lit. Les carrés pris séparément pourront servir à exécuter un voile de fauteuil; on en mettrait trois en tous sens, puis on encadrerait avec une petite dentelle Cluny. Si on exécute ce voile sur filet un peu gros, quatre carrés suffiront.

L'entredeux servira de modèle pour dessus d'ourlet de jupon ou de pantalon.

Pour les articles non signés:
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.